HAL
open science

La nuit en face

Samuel Challéat

▶ **To cite this version:**

Samuel Challéat. La nuit en face. Nuits des Cévennes, Éditions du Rouergue, 2018, 978-2-8126-1667-9. hal-01895385

HAL Id: hal-01895385

https://univ-tlse2.hal.science/hal-01895385

Submitted on 8 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA NUIT EN FACE

Samuel Challéat — Chercheur en géographie de l'environnement

> « Mieux vaut laisser basses les lampes
> La nuit plus longtemps nous va mieux »
>
> J'arrive où je suis étranger, Louis Aragon,
> *La Diane française*, 1944

Demandez aux personnes de votre entourage qu'elles vous parlent de la nuit. Demandez-leur qu'elles vous parlent de leurs nuits. Très vite, vous obtiendrez de cette muse un portrait souvent passionné, toujours contrasté. Un portrait fait de noir et de blanc, mais de très peu de nuances de gris. Un portrait tantôt amoureux, un portrait tantôt ennemi. Somme toute, vous esquisserez de la nuit un portrait ambigu, à l'image des relations que notre société entretient avec celle qui partage la moitié de son temps.

Moment d'une possible dénormalisation, contretemps du travail pour la majorité des salariés, creux que l'on remplit de plaisirs et de fêtes : la nuit est le temps des possibles, le temps du rapprochement des corps, le temps de l'inversion des jeux sociaux qui donne au noctambule le sentiment d'une liberté accrue. Peut-être est-ce pour cela que les pratiques artistiques affectionnent tout particulièrement la nuit ? Poètes, musiciens, peintres, écrivains, photographes ou encore cinéastes trouvent en elle une inspiration décuplée, mais toujours à l'image de ce qu'elle suscite en nous : la nuit des artistes est ainsi tour à tour amicale, festive, émotive, romantique, fantasque, érotique,

flamboyante, angoissante ou violente. Car la nuit est aussi peuplée de personnages effrayants, de loups-garous et autres animaux fabuleux participant d'un folklore de la peur et structurant nombre de récits d'enfants, de récits pour enfants. Nuit des émotions amplifiées aussi chez l'adulte, qui construira une dramaturgie entière à partir d'événements anodins, de faits divers nocturnes observés à travers la loupe de médias cherchant à rivaliser avec nombre de séries télévisuelles et de romans policiers qui font de l'obscurité une actrice à part entière des pires crimes, des pires événements, des pires catastrophes, bref, des plus grandes peurs sociales.

Cette image que nous avons de la nuit – qui, par définition, est le moment du sombre, de l'obscure, du ténébreux – est fortement liée aux différentes mythologies du noir et profondément ancrée dans l'histoire de la civilisation occidentale. Il en est ainsi de la déchéance de Lucifer, de la Malédiction de Cham, ou encore des théories du complot qui font de la nuit le temps des obscurs conciliabules et des conspirations. La lumière étant l'antithèse du noir et de la nuit, elle porte en elle les valeurs du bien, de la foi ou encore de la vérité. Viendront s'y ajouter celles du savoir rationnel, père de l'inexorable progrès. L'éclairage artificiel ne revêt cependant pas immédiatement une adhésion unanime lorsqu'il fait son apparition dans la ville au XVIIe siècle finissant. À Montpellier, par exemple, les premières tentatives d'éclairage des rues à la chandelle, à la suite de l'édit de Louis XIV de juin 1697 « pour l'établissement des Lanternes dans les principales Villes du Royaume », furent erratiques : trop coûteuses pour la ville, souvent dégradées par les habitants, les lanternes furent finalement abandonnées en 1708. Ce n'est qu'en 1754 que l'éclairage public fera son retour dans les rues de Montpellier et qu'il héritera peu à peu de son image d'instrument du progrès urbain, image qui ne le quittera plus.

Pourtant, dans les années 1970, en pleine période d'accélération de l'étalement urbain sous l'effet d'une ville tout entière dévolue à l'automobile, les astronomes – et plus particulièrement les astronomes amateurs – font apparaître dans le débat public une nouvelle revendication environnementale, à première vue bien saugrenue : « Rendez-nous les étoiles ! » Mais qu'est-ce à dire ? Les étoiles perdraient-elles leur éclat ? Brilleraient-elles moins fort, honteuses de ne faire tomber sur terre qu'une obscure clarté quand, dans le même temps, des myriades de luminaires déversent sur la ville et au-delà la modernité éclatante de leur lumière ? Inlassables observateurs du ciel

nocturne, les astronomes voient en effet d'année en année se dégrader – sous l'effet de la diffusion de la lumière artificielle par l'atmosphère – la qualité du ciel étoilé, cet « objet » nécessaire à l'exercice de leur métier ou de leur passion. Ils alertent ainsi sur le fait que l'éclairage urbain est en train, à une vitesse fulgurante, de fermer la fenêtre du ciel nocturne, la seule par laquelle tout un chacun peut expérimenter l'observation des étoiles et caresser du bout des yeux l'infini. Dans cette lente prise de conscience, un astronome amateur montpelliérain jouera un rôle central, à l'échelle locale et nationale. Jean-Marie Lopez, président de la Fédération d'Astronomie Populaire Amateur du Midi à Montpellier, passe de longues heures à observer et photographier le ciel depuis l'observatoire du lac des Pises, à 1 300 mètres d'altitude, au cœur du Parc national des Cévennes. Mais il est également un infatigable relais, auprès du grand public et des décideurs, de la lutte contre l'érosion de l'obscurité. Sans le savoir alors – et non sans heurts et conflits –, c'est un changement de perception sociale de grande ampleur que lui et d'autres astronomes initient : l'éclairage urbain n'est plus uniquement cet instrument du progrès, il génère aussi un nouveau problème environnemental, dénoncé comme une pollution à part entière : la pollution lumineuse.

Dans ce mouvement, les astronomes sont bientôt rejoints par les biologistes et écologues, puis par les médecins chronobiologistes. Les uns comme les autres pointent du doigt la dégradation de l'obscurité en tant que ressource naturelle. Les biologistes et écologues montrent des espèces animales attirées ou repoussées par les sources lumineuses avec pour résultat, dans chacun des deux cas, un effondrement de la biodiversité des milieux artificiellement éclairés, par surmortalité ou désertion de niches écologiques autour des luminaires. À des échelles plus larges, plusieurs espèces se trouvent désorientées lors de leurs déplacements et migrations, et des perturbations sont également relevées dans les comportements de communication, de reproduction ou de prédation. Enfin, des effets directs et indirects sont observés sur la flore : dérèglement des cycles de croissance, des périodes de floraison, ou encore baisse du nombre de visites d'insectes pollinisateurs nocturnes et donc, in fine, baisse du succès reproducteur des plantes. Chez l'homme, les médecins chronobiologistes montrent que l'alternance naturelle du jour et de la nuit est le premier donneur de temps pour l'horloge biologique interne. Ce synchronisateur rythme la sécrétion de plusieurs hormones, comme la mélatonine. Une désynchronisation peut donc générer stress, fatigue, perte

de la qualité du sommeil, irritabilité ou encore troubles de l'appétit, et pourrait favoriser l'apparition de certains cancers.

Ainsi, dépassant peu à peu la défense du seul ciel étoilé, différents acteurs issus de plusieurs champs disciplinaires portent désormais un vaste projet profondément politique (au sens premier du terme, celui de la participation citoyenne à l'organisation des sociétés), traduit dans un slogan évocateur : « Sauvons la nuit ! » De quoi, peut-être, donner le change à André Breton qui se serait un jour étonné que « la nuit tombe, et [que] personne ne la ramasse »... Car la nuit a trouvé ses défenseurs dans un mouvement qui s'emploie depuis une cinquantaine d'années à la ramasser, à la réveiller pour la relever – « nuit, debout ! » – bref, à la faire exister socialement en l'extrayant des ténèbres dans lesquelles la pensée occidentale l'avait enfermée. Mais au-delà des multiples dimensions expertes, scientifiques ou techniques, de quoi cette volonté de « sauver la nuit » peut-elle plus profondément être le nom ? En d'autres termes, quelle expérience chacun d'entre nous peut-il retirer d'une nuit sauvegardée, d'une obscurité protégée ?

Depuis le début des années 2000, plusieurs recherches soulignent l'importance du rapport direct à la nature dans la construction de notre identité environnementale individuelle et donc, par suite, dans nos comportements citoyens et nos choix collectifs, notamment en matière de protection de la nature et de sa biodiversité. Menés par des psychologues, des biologistes ou encore des écologues, ces travaux ont développé des notions telles que « l'amnésie environnementale générationnelle », « le syndrome de perte de référence » ou encore « l'extinction de l'expérience de nature ». En « fermant » la seule fenêtre que nous avons sur le ciel étoilé, la pollution lumineuse raréfie nos opportunités de relation visuelle directe avec cette inépuisable ressource historique, littéraire, philosophique, religieuse, paysagère ou encore artistique qui participe de notre individuation, de la constitution de notre être, de notre rapport à l'autre et au monde, humain comme non humain. Aujourd'hui, en incitant les communes à porter attention à leur éclairage public, à mieux le penser en harmonie avec les populations et ainsi le réduire, voire l'éteindre, durant une partie de la nuit, de plus en plus d'acteurs territoriaux participent à reconnecter les individus et les sociétés à leur environnement. Et l'interversion devient belle : c'est en effet par l'extinction de l'éclairage artificiel que l'on rallume l'expérience de nature !

Alors n'hésitez pas à aller passer une nuit d'été au cœur du Parc national des Cévennes et vivre une expérience multisensorielle inoubliable. Éteignez votre lampe frontale. Peu à peu vos yeux s'habituent à l'obscurité et la voûte céleste vous apparaît dans toute sa splendeur. Installez un tapis de sol, allongez-vous, tendez l'oreille et laissez-vous bercer par le grand orchestre de la nature : la nuit, la perte des repères visuels laisse toute leur place aux autres sens, notamment à l'ouïe. Peut-être serez-vous inquiet en entendant le bruit furtif de quelque animal de passage et, inconsciemment, reviendra cette ancestrale – mais tellement humaine ! – peur du noir. Pourtant, au petit matin, après une nuit passée à la belle étoile à sentir sur votre visage ce léger courant d'air chargé des senteurs humides des forêts environnantes, vous vous réveillerez non sans une pointe de fierté au bout des lèvres. Surtout, vous vous sentirez riche d'une nouvelle expérience que seule une obscurité et un environnement nocturne préservés peuvent apporter. Alors, sentant les premiers rayons du soleil réchauffer votre peau, vous aurez hâte d'être à la prochaine nuit ! Et dans votre esprit encore embrumé flotteront peut-être ces quelques vers de La Divine Comédie, de Dante Alighieri :

« Et sans prendre souci d'aucunement nous reposer,
Nous montâmes, lui en avant, moi derrière,
Jusqu'à ce que je visse les belles choses
Que le ciel porte, par une ouverture ronde :
Et par là nous sortîmes revoir les étoiles. »